



HAL
open science

Eloge de l'errance et de la désorientation

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Eloge de l'errance et de la désorientation. Guenin H., Desanges G. Variations labyrinthiques, Centre Pompidou, pp.52-56, 2011, 978-2-35983-014-9. halshs-00957052

HAL Id: halshs-00957052

<https://shs.hal.science/halshs-00957052>

Submitted on 4 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eloge de l'errance et de la désorientation

Luc Gwiazdzinski, géographe (*)

« La formule pour renverser le monde,
nous ne l'avons pas cherché dans les livres mais en errant »
Guy Debord

Jean-Paul Dollé nous a prévenus : « *la géographie n'est pas une connaissance facile (...). Il faut d'abord fendre les mots du monde, oser aller voir ailleurs* (Dollé, 1990) ». L'errance est l'un de ces mots qui interrogent les espaces, les temps, les mouvements et les lieux de la société contemporaine à un moment particulier de l'histoire où nous ne croyons plus en la toute puissance de la politique, de la science, de la raison, de la technique, du progrès et des lendemains qui chantent.

La perte de sens et la désorientation, perturbation des perceptions de l'espace et du temps, touche l'ensemble de la société, ses institutions, ses observateurs et ses citoyens : dérives et des rêves d'une société incarcérée dans le présent immédiat où l'urgence et la proximité apparaissent comme les dimensions essentielles du temps et de l'espace et où les grands récits ont disparu. Organisations et individus désorientés errent sans pour autant reconnaître l'errance. Le monde doute sans accepter son désarroi, tout entier mobilisé dans le simulacre, l'abrutissement et la tentative de reproduction pour conjurer les peurs. Le mouvement, le bruit et la vitesse permettent de s'étourdir dans le temps présent masquant mal la difficulté à visiter les passés, à se projeter dans l'avenir et à construire ensemble dans la durée. La répétition du même et du rien enferme et met en évidence le vide et le non sens. On peut s'inquiéter des risques ou imaginer avec Patrick Chamoiseau une désorientation positive qui puisse ouvrir à l'infini du monde, une errance qui puisse « s'enraciner dans l'absence de lieu » selon l'expression de la philosophe Simone Weil et une identité ouverte et en mouvement.

L'errance interpelle le géographe qui n'est plus le savant du Petit Prince « qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts » et qui écrit « des choses éternelles ». Observateur désorienté, il sait que dans un système monde complexe à rotation accéléré, ses cartes et ses géographies se démodent très vite. Dans un contexte de recomposition des espaces, des temps et des organisations il doit désormais investir l'éphémère et quitter son laboratoire pour s'immerger sur le terrain, se faire explorateur à la découverte des territoires et de leurs habitants. Le scientifique déboussolé sait qu'il doit changer de regard pour aborder la complexité des temps et des espaces et repérer les nouveaux arrangements à l'oeuvre. Il connaît ses limites et le besoin de mobiliser d'autres compétences, savoir-faire et savoir-être du côté des artistes et du sensible.

A la fois clé de lecture, posture et piste d'innovation et de créativité, l'errance est une figure stimulante dans un monde incertain. Hors là, hors les murs, hors sol, hors normes, l'errance « nous invite à être », à habiter, à exister, c'est-à-dire à « avoir sa tenue hors de soi, dans l'ouverture » (Maldiney, 2007). Du latin *errare* qui signifie « aller au hasard, à l'aventure », l'errance nous convie au mouvement. Sans attache, elle questionne et déstabilise la société sédentaire, sûre et enracinée par un situationnisme perturbant. Légère et impertinente, elle inquiète les pouvoirs en place. L'errance oblige à l'humilité et intègre l'erreur. Pensée de l'incertitude et de la fragilité, l'errance implique un doute fertile. « *Seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours* » (Glissant, 2005). Voyage initiatique à la découverte de soi-même et des autres, l'errance est une épreuve qui transforme. L'errance c'est l'imprévu, la possibilité d'une rencontre entre êtres qui se tiennent dans l'ouverture « *en avant d'eux-mêmes* », rencontre avec l'autre, un être humain et son parcours singulier, différent du nôtre. Errer c'est flâner, activité urbaine par excellence magnifiée et érigée en art par Pierre Sansot : à parcourir la ville, « *nous ressentons la fatigue comme une sorte de bonheur (...) en mouvement, elle redistribue en permanence les cartes, elle provoque des collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes* » (Sansot, 2000). C'est cette épreuve qui permet d'habiter au sens d'exister, c'est-à-dire de faire l'expérience de la présence en un lieu. Errer, c'est aussi habiter « l'espace public », « ce lieu institué par lequel la pluralité tisse des liens dans la visibilité commune qui donne apparence au monde commun » (Arendt, 1994). Errer c'est pouvoir créer de nouveaux liens et assemblages, fabriquer des sentiers, des réseaux et des imaginaires au hasard des rencontres, loin des routines du quotidien. Errer c'est être là dans le mouvement, sans imaginer de retour. *Hic et nunc* : l'errance a lieu. Le cinéma a su magnifier ces errances où la ville est tout à tour terrain de perte de soi et support de la recherche de l'autre.

Entre égarement et démarche créatrice, l'errance s'inscrit majoritairement dans un monde urbanisé puisque la ville est notre avenir et que nous n'en avons pas d'autre (Perec, 1974). C'est celui d'une ville en mutation, un labyrinthe en expansion à la fois métaphore de l'existence et incarnation de ses méandres, un univers labile et mouvant, qu'il faut aborder dans la complexité de ses espaces et de ses temps. Dans les métropoles désorientées, la concomitance des espaces et des temps a succédé un éclatement conjugué à de nouvelles temporalités. Le 8-12h / 14h-18 h qui rythmait la vie de nos cités a vécu. La sirène de l'usine qui avait succédé aux cloches des églises et à la course du soleil a laissé la place au téléphone portable. Les grands rythmes et temps collectifs qui scandaient la vie urbaine se sont effacés au profit d'un « temps pivot » recomposé autour de l'individu. La ville fordiste des classes sociales a été remplacée par la « métropole à la carte » des individus pour le meilleur ou pour le pire. Nos villes dépassent les bornes. Elles s'étalent sur l'espace et le temps dessinant de vastes nappes métropolitaines post-modernes, sortes de « villes au-delà de la ville » qui génèrent leurs « espèces d'espaces » et leurs « non-lieux » et qui fonctionnent de plus en plus en continu 24h/24 et 7 j/7. L'économie colonise tous nos « temps morts ». Il n'y a plus de pause dans cette activité permanente qui grignote peu à peu la sieste, les repas, le dimanche, les vacances ou la nuit. Nos métropoles éclatent en des vastes archipels de quartiers fonctionnels, nous obligeant à zapper en permanence d'un îlot à l'autre et sur de longues distances pour maintenir le fil fragile de nos existences quotidiennes. Désynchronisés, nous nous croisons de moins en moins, faute d'avoir les mêmes horaires et les mêmes trajets. Seule la multiplication d'événements, de concerts, de manifestations ou de festivals permet à tout ou partie de la ville de maintenir une illusion de lien social et le sentiment de vivre ensemble.

Nous tentons de naviguer entre les figures et les imaginaires de la ville éclatée, en continu, ou à plusieurs temps. Nomades métropolitains, nous circulons rarement en ligne droite dans le labyrinthe à trois dimensions qui se recompose en permanence selon des rythmes quotidiens, hebdomadaires, mensuels, saisonniers ou séculaires et en fonction d'accidents. Nous zigzaguons, attirés par quelques pôles attractifs ou contrariés par les barrières matérielles ou cognitives dans un environnement incertain dont nous n'avons pas toutes les clés. Nous nous déplaçons avec en tête une configuration mentale, une carte personnelle, construite à partir des informations directement perçues et des informations indirectes transmises par différents medias. Nous ne nous éloignons guère de ces sentes quotidiennes. Au-delà, c'est l'aventure. Désormais, les terminaux portables à la fois, ordinateurs, gps et boussoles nous accompagnent, nous assistent et nous pilotent, contrariant les anciennes pratiques de mémorisation, les complétant ou les hybridant. Ces prothèses portables qui suppriment une charge cognitive, augmentent le territoire, tracent au plus court dans le dédale et nous orientent dans l'instant, transforment radicalement nos rapports au temps et à l'espace. Elles suppriment la continuité et nous rendent dépendants, bientôt peut-être incapables de nous repérer seuls. Les technologies de l'information et de la communication aboutissent peu à peu à la fabrique d'une « ville numérique », technique et fonctionnelle, une « ville à la carte », lisible, transparente et accessible pour celles et ceux qui disposent des cartes d'accès, une ville sans risques, construite de rendez-vous, de visites et de rencontres programmées ou en temps réel à partir de réseaux sociaux.

Il est possible d'influer sur le labyrinthe de nos villes et de nos vies en un lisible manifeste. A l'orientation assistée par ordinateur qui s'impose, nous opposons la désorientation humaine, à la ville virtuelle nous préférons le réel « contre lequel on se cogne ». Au déplacement ciblé au plus rapide, nous opposons le chemin de traverse. Au pas de charge, nous répondons par la flânerie. A la dictature de l'urgence et du juste à temps, nous opposons le ralentissement. Face à la ville en continu 24h/24 et 7j/7 nous proposons des temps d'arrêt et de lâcher-prise où pouvoir rêver sans contrainte. A la ville dense et étalée nous opposons les friches, les « tiers paysages », espaces d'aventure non aménagés capables d'ancrer les imaginaires fertiles. A la ville fonctionnelle et numérique où tout est accessible, lisible, compréhensible, nous opposons la ville sensible, celle qui se voile, résiste un peu, ne se donne pas au premier venu, dès le premier soir. A la ville éclatée, nous opposons l'événement, nouveau rite sacré d'une métropole intermittente. Aux techniques rodées et aux techniciens aguerris, nous associons le bricolage, le sensible, les sens et les artistes. Aux approches fonctionnalistes, nous opposons d'autres imaginaires plus ouverts et baroques. A la docte recherche urbaine, nous préférons le braconnage métropolitain. Aux froides données, nous ajoutons le romantisme et la poétique. A la ville qui s'ennuie dans la tristesse et la répétition, nous préférons le jeu des événements, des surprises et de l'aventure. A l'entre soi nous préférons les joies et tensions des frottements quotidiens et du cosmopolitisme. A la peur nous substituons la confiance. L'errance incite à épaissir et intensifier le présent en faisant passer nos vies et nos villes du statut d'objet à celui d'événement.

Nous plaçons pour un « droit à l'errance et à la désorientation », source de renouvellement pour la société, pour la ville mais aussi pour l'individu, sa santé physique et mentale. Ce droit générique s'accompagne naturellement d'un « droit à la vacance » et à l'inutilité supposée de certains espaces, temps et activités, d'un « droit à l'erreur », à la réversibilité, au retour en arrière et aux bifurcations et d'un « droit au hasard », à la surprise, à la rencontre, aux conflits et au plaisir, autant de choses qui font l'essence même de la belle ville et demandent un peu de temps et d'espace pour se déployer. Nous plaçons en parallèle pour une citoyenneté temporaire et

situationnelle qui permette à celles et ceux qui sont là de manière temporaire de participer pleinement à la vie de la cité. Pour la ville comme pour l'individu, l'errance est une manière de se perdre pour mieux se retrouver, l'occasion rêvée d'explorer l'infini des possibles qui existent en bordure du monde frileux et borné de nos vies ordinaires. Loin des schémas classiques de production de la ville, nous sommes tentés de laisser la place à l'événement, à la flânerie, aux sollicitations du terrain et au hasard des rencontres susceptibles de créer la bifurcation et l'invention. C'est le sens même de la ville lieu de « *maximisation des interactions* » (Claval, 1982). La ville s'éprouve plus qu'elle ne se prouve. C'est donc à nous métropolitains, d'apprendre à « *habiter le temps* » selon la belle expression de Jean-Marie Djibaou (Chesnaux, 1996). Il faut aller au devant de nous, lever la tête et changer de regard sur la ville et sur la rue. Devenir explorateurs du quotidien, jouer « la ville buissonnière » en faisant confiance au hasard. Sortir des trajets routiniers ou des figures touristiques imposées pour retrouver le goût de la ville et des autres en s'inspirant de des virées surréalistes ou des dérives situationnistes. Donner du temps au temps. C'est à nous d'investir les espaces et les temps de la ville, d'imaginer ensemble les contours d'une ville foraine et d'une nouvelle urbanité, cet art d'être ensemble et de « faire ville » qui aide à supporter l'agglomération ou l'isolement métropolitain. C'est à nous d'inventer une nouvelle rythmanalyse, un « urbanisme sensible, temporel et temporaire » qui puisse donner le tempo de la ville et de la société contemporaine et offrir une place aux artistes. La désorientation peut devenir un état créatif, l'errance un protocole d'innovation ouverte et la ville un formidable plateau de créativité avec la sérendipité comme principe de base. Hypermoderne et paradoxal exercice que l'éloge d'une désorientation positive qui permette d'échapper à la répétition et au vide pour redonner du sens. Salutaire manifeste que la reconnaissance de l'errance qui implique nécessairement celle des errants, « anges vagabonds » (Kerouac, 1968) ou « marginaux sécants » (Crozier, Friedberg, 1977).

Luc Gwiazdzinski est géographe. Enseignant-chercheur à l'Université Joseph Fourier de Grenoble. Membre du laboratoire Pacte CNRS et Président du Pôle des arts urbains, il oriente ses travaux sur les questions de temps, de mobilité, d'urbanisme temporaire, d'innovation et de créativité territoriale. Il a dirigé de nombreux colloques et programmes de recherche internationaux sur ces questions. Il a publié une dizaine d'ouvrages parmi lesquels : *La ville 24h/24*, 2003, Editions de l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005 ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, Editions de l'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM Editions ; *Périphérie*, 2007, Editions l'harmattan, *Si la route m'était contée*, 2007, Editions Eyrolles ; *La nuit en questions*, 2005, Editions de l'Aube ; *La fin des maires*, 2008, FYP Editions ; *Urbi et orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, Editions de l'Aube.

Citer cet article :

GWIAZDZINSKI L. 2011, « Un possible manifeste. Eloge de l'errance et de la désorientation », in *ERRE, variations labyrinthiques, catalogue de l'exposition*, Editions du Centre Pompidou, pp. 52-56

Eléments de bibliographie :

CHESNEAUX J., 1996, *Habiter le temps*, Bayard.

CLAVAL P., 1982, *La logique des villes*. Essai d'urbanologie, LITEC, collection " Géographie économique et sociale " no 15.

CROZIER M., FRIEDBERG E., 1977, *L'acteur et le système*, Seuil.

DOLLE J.-P., 1990, *Fureur de ville*, Grasset.

GLISSANT E., 2005, interview au journal *Le Monde*.

KEROUAC J., 1968, *Les anges vagabonds*, Denoël

LEFEBVRE H., 1996, *Rythmanalyse*, Ellypse.

MALDINEY H., 2007, « La rencontre et le lieu », in YOUNES C. (Dir.), 2007, *Henry Maldiney. Philosophie, art et existence*. *La nuit surveillée*, Cerf.

PEREC G., *Espèces d'espaces*, Galilée.

SANSOT P., 2000, *Chemins aux vents*, Payot